

valait pas mieux que le mien, au contraire. D'ailleurs, je n'aurais pas eu la pensée de faire la cour à mademoiselle Varina, si mon père ne m'y avait pas poussé. Maintenant que je suis lancé, j'irai jusqu'au bout et si la moitié seulement de ce que m'a promis mon père se réalise, avant douze mois d'ici, Varina sera ma femme.

Le visage de Mortagne n'exprimait plus la surprise. Il était soucieux et rêveur.

— Il s'est passé des choses plus étranges dans la fière famille Rosato ! murmura-t-il à demi-voix, en se parlant à lui-même, plutôt qu'à son compagnon.

Il jeta les yeux sur la pendule et prit un air plus gai.

— Minuit va sonner bientôt ! dit-il ; c'est une heure bien tard pour se mettre en route. Puis-je vous offrir un lit ? quoique.

Landri se hâta précipitamment et commença à bantonner son paletot avec une vivacité peu ordinaire.

— Non, certainement non, répondit-il. Mon groom est en bas avec la voiture. J'arriverai dans une heure à la villa Saint-Georges, merci bien ! Ne vous dérangez pas, je saurai bien trouver mouchoir.

Rodolphe Mortagne frappa sur un timbre et Kalu apparut aussitôt.

Il dit au Javanais quelques paroles, dans sa langue maternelle, que ce dernier reçut avec une soumission tout orientale.

— Kalu vous reconduira, jusque dans la cour, dit Mortagne en se retournant vers Landri qui avait repris son chapeau et ses gants.

Au moment où, suivant l'Indien, il allait passer le seuil de la porte, Rodolphe lui mit la main sur le bras :

— Dans quelques jours, dit-il, vous aurez de mes nouvelles. Ayez soin, toujours, que le navire soit prêt dans la baie, et, si cette petite villageoise est ce que je la crois, nous aurons une fortune royale à partager entre nous. Prenez garde aux marches de l'escalier. Bonsoir !

— Bonsoir ! répliqua Landri en descendant dans la cour où l'attendait sa chaise. Ce Mortagne, continua-t-il, à demi-voix, n'est pas un mauvais diable, quoiqu'il soit rude parfois ; mais, c'est tout ce qui l'emporte ! s'il m'avait fallu coucher ici, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit.

Il sauta dans sa voiture. Le groom rendit les rênes à son cheval, et maître et valet s'éloignèrent rapidement de la tour de Mortagne.

Rodolphe qui avait soulevé le rideau de la fenêtre, suivit Landri des yeux, tant qu'il put l'apercevoir.

— Oui, se disait-il, je me servirai de cet imbécile qui remplira ma bourse, et avec l'aide de Pauline Fargeau, je trouverai au monde ce qui l'égale comme un rêve et un fait.

Il s'arrêta tout-à-coup, leva les mains et les posa sur ses tempes.

— Pourquoi donc l'image de cette femme me poursuit-elle ainsi ? Jamais jusqu'à ce jour je n'avais éprouvé une pareille émotion. Et cependant, je n'ai pas osé soupirer à son oreille, même une seule parole d'amour. Je l'aime ! oui, je l'aime ! si je demandais sa main, ou me la refuserait ! Et bien, j'aurai recours à des moyens plus sûrs.

Un bruit léger se fit entendre dans l'appartement, et Mortagne laissa tomber le rideau.

Il se retourna et vit le Javanais Kalu qui se tenait à quelques pas de lui.

Il fit un geste d'impatience, et lui ordonna de se retirer.

— Va, dit-il, va dormir ; j'aurai de la besogne à te donner demain.

Rodolphe traversa ensuite l'appartement, sortit, longea une longue suite de corridors, monta un escalier en spirale, qui conduisait au sommet de la tour de Mortagne, et s'arrêta devant une porte qu'il n'eut que la peine de pousser. Il souleva une draperie, et s'arrêta sur le seuil d'une chambre où brillait une lumière si éclatante, qu'il fut d'abord tout ébloui.

Un cri qui était à la fois un cri de joie et de surprise, accueillit son arrivée.

VI

La panthère noire

L'appartement dans lequel Rodolphe Mortagne venait de pénétrer avait une apparence des plus extraordinaires.

Des lampes d'albâtre magnifiquement travaillées, et placées

aux quatre coins, l'éclairaient d'une lumière en même temps riche et mystérieuse.

Les murailles étaient tendues d'étoffes orientales sur lesquelles étaient brodées de ces scènes comme il s'en passa dans les forêts de Java.

Au centre était une fontaine de marbre blanc, dont les eaux claires et transparentes se jouaient par-dessus des globes de lumière ; et des fleurs rares des tropiques, dont elles étaient artistement entourées, formaient comme un parterre enchanté.

Le plancher était recouvert d'une natte fine et délicate, qui devait être d'un grand prix.

Mais tous ces ornements variés et recherchés s'effaçaient devant la grâce et la beauté de la personne qui occupait cet appartement.

C'était une femme, ou plutôt une jeune fille qui, au moment où Mortagne était entré, était nonchalamment renversée sur des coussins que recouvraient des peaux de léopard.

Son attitude était étrange : on aurait dit celle d'un sphinx. Ses yeux noirs, remplis de cette lumière sombre et sinistre qui brûle dans le cœur de l'opale, étaient grands comme le plus beau des fruits de l'amandier, et étaient relevés aux coins. Cette dernière particularité est commune aux Malais et aux autres nations indiennes.

Son teint était olivâtre ; son visage ovale, et ses traits étaient admirablement beaux.

Ses narines dilatées trahissaient le sang oriental qui coulait dans ses veines ; ses cheveux noirs tombaient en boucles sur ses épaules.

Pour vêtement, elle avait une robe de mousseline indienne, attachée à la ceinture par une torsade tout en or, et bordée d'ornement également en or.

Ses pieds étaient nus, et entourés aux chevilles, de bracelets enrichis de diamants.

Quand elle vit entrer Rodolphe Mortagne, avons-nous dit, elle poussa un cri et bondit sur ses pieds.

Il y avait quelque chose de sauvage et dans la soudaineté de ses mouvements et dans l'expression de ses sentiments.

Elle était gracieuse et terrible en même temps, comme la panthère qui s'élance au-devant de son compagnon, et sur la proie qu'elle va dévorer.

— Voila des semaines, dit-elle dans sa langue natale, que Jaguarita attend celui qui l'a arrachée à la mort, dans l'île de Java, et à qui, en retour, elle a consacré sa vie et son dévouement.

Mortagne répondit avec embarras et avec une froideur qui contrastait singulièrement avec la joie qu'elle avait manifesté à sa vue :

— J'ai eu des affaires, des affaires importantes ; et d'ailleurs, on ne vit pas en France comme à Java ; il y a des devoirs, des usages, des préjugés

La jeune Indienne laissa ses bras tomber inertes le long de son corps, et regarda fixement son visage impassible.

— Les préjugés, les usages de votre pays, dit-elle, j'ignore quels ils sont, et Jaguarita ne s'en est point préoccupée. Dans son pays, la femme ne suit qu'une chose : s'attacher à celui qui a promis de lui tenir lieu de tout sur la terre. Quand après l'avoir sauvée, vous vous apprêtez à quitter Java, Jaguarita vous demanda de l'abandonner sur le sable desert.

(A continuer.)

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

Nous donnons avis que les bulletins des souscriptions au *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes* par M. l'Abbé TANGUAY, seront reçus au Bureau du sousigné et par nos agents aux conditions du *Prospectus*, c'est-à-dire, à \$2.50 le volume, jusqu'au premier Juin prochain, en conséquence des retards qui ont eu lieu dans la distribution des prospectus.

E. SENÉCAL, Éditeur,

Rue St. Vincent, No. 10, Montréal.